

LA LECTURE LITTÉRAIRE : USAGES ET « UTILITÉ »

Par M. Olivier Guerrier¹

Quittant un instant Montaigne et la Renaissance au sens strict, je souhaiterais, selon un des autres pans de mon travail, proposer un parcours de type historique et réflexif sur la « lecture littéraire ». L'expression implique d'abord une production seconde savante, réalisée à partir d'un texte premier, celui d'un « auteur » de « littérature », ce selon plusieurs voies et « usages » possibles dont il s'agit de décliner les spécificités et les modes de constitution dans le temps. Toutefois, la « lecture littéraire », c'est également la lecture d'œuvres littéraires par un sujet lambda et empirique, qui n'a pas à déboucher nécessairement sur un écrit. En réalité, l'expression et la notion prennent un relief supplémentaire dès lors que, en jouant sur l'équivoque du mot « lecture » en français, on articule ces habitudes professionnelles et spécialisées à des propriétés extérieures à la compétence littéraire en propre, par où on peut s'interroger avec le plus d'efficacité sur l'« utilité » de la « lecture littéraire ».

La seconde main littéraire : usages savants

Sont concernés ici au moins quatre gestes, qui peuvent être imbriqués les uns dans les autres, et par lesquels se façonne le paysage de la « recherche en littérature » : la philologie, l'histoire littéraire, l'herméneutique littéraire et la théorie de la littérature.

La philologie

Cet « amour du discours » vise à rétablir le contenu original de textes connus par plusieurs sources, c'est-à-dire à sélectionner le texte le plus authentique possible, à partir de manuscrits, d'éditions imprimées ou d'autres sources disponibles. Il s'intéresse ainsi aux problèmes de datation, de localisation, d'édition et d'établissement de textes. Les grandes périodes de la philologie sont celles d'Alexandrie et sa bibliothèque, de l'humanisme de la Renaissance, de l'Allemagne de la seconde moitié du XVIII^e siècle autour de Christian Gottlob Heyne et son élève Friedrich August Wolf ou encore de l'œuvre de Winckelmann, enfin de la France du XIX^e siècle avec la fondation de l'École des Chartres (1821) et le développement de la « romanistique ».

Cette pratique, qui est loin de concerner la seule « littérature », tient moins à la production d'un texte second qu'à la restitution du premier, et elle est probablement celle qui a le plus volontiers caressé une ambition de scientificité. Cependant, sélectionner ou combiner des variantes, proposer des découpages, intervenir graphiquement sur

1 Communication présentée à l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse à la séance du 24 février 2022.

la matérialité du texte, sont des activités qui engagent des choix d'interprétation et relèvent de la sorte d'une forme de subjectivité². Et, comme par exemple le soutient Saussure, elle est loin d'être poreuse aux autres domaines que nous considérons : « *Ensuite parut la philologie [...] qui veut avant tout fixer, interpréter, commenter les textes ; cette première étude l'amène à s'occuper aussi de l'histoire littéraire, des mœurs, des institutions, etc. partout elle use de sa méthode propre, qui est la critique. Si elle aborde les questions linguistiques, c'est surtout pour comparer des textes de différentes époques, déterminer la langue particulière à chaque auteur, déchiffrer et expliquer des inscriptions rédigées dans une langue archaïque ou obscure* » (Saussure, 13-14).

L'histoire littéraire

L'idée d'une historicisation et d'une contextualisation de l'art connaît une de ses premières manifestations avec *Les Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes* de Giorgio Vasari (1550). C'est également sous l'angle de la biographie qu'on saisit d'abord l'histoire de la littérature, dans la *Bibliothèque française* ou *Premier volume de la bibliothèque du sieur de La Croix du Maine. Qui est un catalogue général de toutes sortes d'Auteurs qui ont écrit en François depuis cinq cents ans & plus jusques à ce jourd'hui* de François Grudé et Antoine du Verdier (1584), laquelle est suivie au siècle suivant de *l'Histoire générale et particulière des poètes français, anciens et modernes* de Guillaume Colletet (vers 1650). En France, la première entreprise systématique est celle de Dom Rivet et des bénédictins de Saint-Maur avec *l'Histoire littéraire de la France* (1733-1749), interrompue par la Révolution alors que ses auteurs venaient seulement d'atteindre le XII^e siècle et le douzième volume, et qui sera continuée plus tard par l'Académie des Inscriptions.

Le XIX^e siècle est le siècle de l'histoire littéraire en France. Si l'approche biographique est encore pratiquée par Sainte-Beuve (1804-1869), ce qui lui vaudra les critiques de Proust, l'essor de la philosophie allemande de l'histoire, et celui du modèle positiviste, aboutissent à *L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature* de Ferdinand Brunetière (1892), qui conçoit les genres de manière presque darwinienne comme des organismes, puis à *La méthode de l'histoire littéraire* de Gustave Lanson (1910), lequel, réagissant contre le dogmatisme, le psychologisme, l'impressionnisme, impose la triade auteur-livre-public, comme l'importance des institutions sociales qui déterminent certains effets esthétiques. Il y a là une proximité avec l'histoire des idées et celle des mentalités à la Lucien Febvre, comme le notera plus tard Gérard Genette, pour mieux distinguer les deux disciplines : « [...] ce type d'histoire restera nécessairement extérieur à la littérature elle-même. Cette extériorité n'est pas celle de l'histoire littéraire selon Lanson, qui s'en tient explicitement aux circonstances sociales de l'activité littéraire : il s'agit bien ici de considérer la littérature, mais en la traversant aussitôt pour chercher derrière elle des structures mentales qui la dépassent et qui, hypothétiquement, la conditionnent [...] » (Genette, 1972, 16).

2 Et ce jusqu'au risque de la fiction : voir Sophie Rabau, « La représentation entre fiction et conjecture : le cas du discours philologique des Sciences de l'Antiquité », *Fabula*, Atelier de théorie littéraire, https://www.fabula.org/atelier.php?Pr%26acute%3Bsence_de_la_fiction_dans_le_discours_philologique (consulté le 23 juin 2022).

Quoi qu'il en soit, l'histoire littéraire se décline en fresques chronologiques. Si elle s'est inspirée de l'histoire événementielle, elle a inventé ses propres découpages et scansion, avec des termes volontiers métaphoriques et « naturalistes » (siècles, périodes, générations, courants), en faisant bien souvent de l'œuvre - Lanson consacrait les « chefs d'œuvre » - son « événement » à elle.

L'herméneutique littéraire

L'herméneutique, science de l'interprétation des textes, ne concerne pas elle non plus uniquement les écrits « littéraires ». On peut même dire que l'herméneutique littéraire moderne a dérivé de modèles exégétiques antérieurs et officiels, qu'elle est venue comme problématiser. Un des extraits les plus emblématiques en la matière est fourni par le Prologue du *Gargantua* de Rabelais, prologue du second roman de l'auteur mais devenu avec le temps celui de sa chronique tout entière. Après avoir imposé pour la compréhension de son livre le passage de la surface à la profondeur grâce à l'image des Silènes d'Alcibiade puis celle du chien et de l'os, Rabelais pose une question aussi malicieuse que provocatrice : « *Croiez vous en votre foy qu'oncques Homere escrivent L'Illiade et L'Odyssée pensast es allegories [...] ? Si le croiez : vous n'approchez ne de pieds ne de mains à mon opinion : qui decrete icelles aussi peu avoir esté songées d'Homere, que d'Ovide en ses Métamorphoses, les sacremens de l'evangile [...]. Si ne le croiez : quelle cause est, pourquoy autant n'en ferez de ces joyeuses et nouvelles chronicques ?* » (Rabelais, 7)³. Est évoquée la méthode allégorique, employée tout autant pour la lecture de la Bible que pour celle des poètes anciens, chez qui d'ailleurs l'époque voit encore à l'œuvre une « *théologie première* », sorte d'anticipation avant l'heure de la religion révélée, ce qui requiert une exégèse « *à plus hault sens* » selon un autre mot du passage. Or, ce schéma contraignant et programmé est appliqué ici à une fiction moderne, bouffonne et fantaisiste, qui plus est avec une certaine désinvolture puisque le lecteur peut choisir ou non de s'en départir, en s'éloignant au besoin de l'opinion de l'auteur. Un espace est en voie de constitution, qui valorise l'ouverture du sens, et la liberté de l'interprétation.

Si l'Ancien Régime, et encore le XIX^e siècle, sont plutôt le temps et de la critique de goût, volontiers subjective, et des « Querelles » de doctes (celles du *Cid*, de *L'École des femmes*, des Anciens et des Modernes...), le XX^e siècle est celui de l'avènement des grandes herméneutiques littéraires européennes, qui sont dans la France de 1965 au centre d'un houleux débat entre Roland Barthes, auteur deux ans avant d'un *Sur Racine*, et Raymond Picard, auteur lui de *La Carrière de Jean Racine* et inscrit dans le sillage de Lanson, qui réagit par *Nouvelle critique ou nouvelle imposture* à l'incohérence de la méthode, au jargon employé et aux hypothèses invérifiables du premier. Cette nouvelle critique dont Barthes se fait le chantre, va puiser dans le marxisme, la psychanalyse et la linguistique, et ses représentants sont ainsi parfois qualifiés d'« enfants de Marx, Freud et Saussure ».

3 Une « traduction » en français moderne pourrait donner : « Croyez-vous, en votre bonne foi, qu'Homère écrivant *L'Illiade* et *L'Odyssée*, ait pu penser aux allégories [...] ? Si vous le croyez, vous n'approchez ni des pieds ni des mains de mon opinion, selon le décret de laquelle Homère n'a pas songé davantage à ces allégories qu'Ovide en ses *Métamorphoses* n'a songé aux mystères de l'Évangile [...]. Si vous ne le croyez pas, comment expliquer que vous n'adopterez pas la même attitude vis-à-vis de ces joyeuses et nouvelles Chroniques ? ».

Au premier rang d'entre eux figurent les tenants de la critique sociologique, dont d'abord le Hongrois Georg Lukács et le Russe Mikhaïl Bakhtine, très attachés au genre « réaliste » du roman, ainsi que pour le second à la culture populaire, qu'il décèle en particulier dans l'œuvre de Rabelais. En France, et cette fois sur des œuvres du XVII^e siècle davantage, se distingue Lucien Goldmann, avant que la sociocritique ne s'étende, avec Claude Duchet et Henri Mitterand notamment, à d'autres corpus. En fait, par-delà les œuvres, c'est tout le champ littéraire qui est soumis à cette perspective : à l'école de Pierre Bourdieu, Alain Viala étudie les Académies, Hélène Merlin le « public », Roger Chartier les lecteurs, et Hans Robert Jauss dans *Pour une esthétique de la réception* (1972-1975) appelle même de ses vœux une histoire littéraire à partir des lectures des textes situées dans l'histoire sociale. On voit encore combien les sous-disciplines peuvent se croiser, et l'on comprend le lien qui rattache histoire littéraire et critique sociologique, lien que Lanson avait mis en évidence dès 1904 dans un article (« L'histoire littéraire et la sociologie », *Revue de Métaphysique et de Morale*), et auquel de nouveau le Barthes de *Sur Racine* donne toute sa force : « Or l'être de la littérature replacé dans l'histoire n'est plus un être. Désacralisée, mais à mon sens d'autant plus riche, la littérature redevient l'une de ces grandes activités humaines, de forme et de fonctions relatives [...]. C'est donc au niveau des fonctions littéraires (production, communication, consommation) que l'histoire peut seulement se placer, et non au niveau des individus qui les ont exercées. Autrement dit, l'histoire littéraire n'est possible que si elle se fait sociologique, si elle s'intéresse aux activités et aux institutions, non aux individus » (Barthes, 1963, p. 145-146).

Freud puis Jung ont eux aussi connu leurs adeptes dans le domaine littéraire. On y distingue la mythocritique, dont le « pape » est Gibert Durand, auteur en 1960 des *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, et la psychocritique, avec *Des métaphores obsédantes au mythe personnel : introduction à la psychocritique* de Charles Mauron en 1963. Mention spéciale à Marthe Robert qui, dans son *Roman des origines et origines du roman*, s'attaque à son tour au roman, genre « œdipien » par excellence, mais infini dans ses variations : « [...] le roman ne reçoit de la littérature elle-même à proprement parler ni prescriptions ni interdits ; [...] il n'a de loi que par le scénario familial dont il protège les désirs inconscients, de sorte que tout en étant absolument déterminé quant au contenu psychique de ses motifs, il jouit d'une liberté non moins absolue quant au nombre et au style de ses variations formelles [...]. Le paradoxe du genre réside entièrement dans cette singulière disposition qui le distingue radicalement de tous les arts codifiés : il n'a d'obligations qu'envers le phantasme dont il accomplit le programme, et, littérairement, pas d'autres bornes que celles de la monarchie absolue où il déploie ses illusions » (Robert, p. 63). La critique psychanalytique se ramifiera par la suite en sémanalyse avec Julia Kristeva, textanalyse avec Jean Bellemin-Noël, passant du plan de la production et de l'auteur à celui de la réception et du lecteur, avec aujourd'hui encore les études de Pierre Bayard.

Du côté plus strictement de la langue se situe le « formalisme », terme créé par les adversaires d'une école fondée en URSS vers 1915-1916, laquelle prône l'analyse morphologique en réaction contre subjectivisme et symbolisme, et dont les chefs de file sont Tomachevski, Chklovski et Jakobson. Celui-ci, on s'en souvient, distingue dans le langage six fonctions, dont la fonction « poétique »⁴, que le texte littéraire mobilise

4 Pour mémoire, la fonction incitative (ou conative) - l'énoncé porte sur le destinataire, il cherche à provoquer une réaction -, la fonction référentielle - l'énoncé porte sur le référent, il renvoie au

de manière privilégiée. Dans ses *Questions de poétique*, il donne ainsi une analyse du sonnet « Les chats » de Baudelaire qui, au lieu d'aborder thèmes, métaphores ou symboles, observe le croisement du masculin et du féminin à l'œuvre dans le jeu des rimes ou des substantifs, pour conclure au caractère hermaphrodite de l'animal ici présenté. Diffusé en Occident par Tzvetan Todorov ou Claude Lévi-Strauss, le formalisme à la fois s'élargira en une méthode plus globale, le structuralisme, et, dans le domaine des études littéraires, se concentrera sur le style, aboutissant à la stylistique, dont un des pionniers sera Leo Spitzer.

Il est une quatrième tendance, appelée « critique de la conscience », dont le socle est cette fois la Suisse, d'où le nom d'« École de Genève » choisi pour ses membres. Influencé par l'œuvre de Gaston Bachelard, la psychanalyse, la phénoménologie, ayant volontiers Rousseau comme auteur fédérateur, le groupe comprend Albert Béguin (*L'Âme romantique et le rêve*, 1939), Marcel Raymond (*De Baudelaire au surréalisme*, 1940 ; *Jean-Jacques Rousseau. La quête de soi et la rêverie*, 1962), Jean Rousset (*Forme et signification*, 1962 ; *L'intérieur et l'extérieur*, 1968 ; *Leurs yeux se rencontrèrent*, 1981) et Jean Starobinski, médecin d'origine et qui a publié une *Histoire de la Médecine (Jean-Jacques Rousseau : la Transparence et l'Obstacle*, 1957 ; *L'œil vivant I et II*, 1961 - 1970 ; *Montaigne en mouvement*, 1982). L'une de ses têtes de pont en est cependant le Belge Georges Poulet (*Étude sur le temps humain*, 1949 ; *Les métamorphoses du cercle*, 1961 ; *La conscience critique*, 1971), tandis que la France a son représentant avec Jean-Pierre Richard (*Poésie et Profondeur*, 1955 ; *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, 1961 ; *Proust et le Monde sensible*, Seuil, 1974). Plus éclectique que les précédentes, cette critique semble avoir mieux résisté au temps, car elle est encore très citée aujourd'hui.

Il peut sembler paradoxal que cette « nouvelle critique » se soit abreuvée à la source des sciences humaines - d'où les reproches d'arbitraire et de dogmatisme auxquels elle a été exposée - pour avant tout introduire dans l'herméneutique littéraire une forme de relativité. Dans « Qu'est-ce que la critique » de 1964, Roland Barthes, encore et toujours, écrit de la sorte : « *L'objet de la critique [...] n'est pas 'le monde', c'est un discours, le discours d'un autre : la critique est toujours discours sur un discours ; c'est un langage second, ou méta-langage (comme diraient les logiciens), qui s'exerce sur le langage premier (ou langage-objet). [...] son rôle est uniquement d'élaborer elle-même un langage dont la cohérence, la logique, et pour tout dire la systématique, puisse recueillir, ou mieux encore 'intégrer' (au sens mathématique du terme) la plus grande quantité possible de langage proustien [...]. On peut dire que la tâche critique [...] [est] seulement d'ajuster [...] le langage que lui fournit son époque (existentialisme, marxisme, psychanalyse) au langage [...] élaboré par l'auteur selon sa propre époque. La 'preuve' d'une critique n'est pas d'ordre « aléthique » (elle ne relève pas de la vérité) [...] ; la « preuve » critique, si elle existe, dépend d'une aptitude, non à découvrir l'œuvre interrogée, mais au contraire à la couvrir le plus complètement possible par son propre langage » (Barthes, 1964, p. 255-256).*

monde extérieur -, la fonction expressive (ou émotive) - l'énoncé porte sur l'émetteur, il exprime son état -, la fonction phatique - l'énoncé porte sur le canal, il vérifie son fonctionnement ☐ la fonction métalinguistique - l'énoncé porte sur le code, il décrit la langue -, et la fonction poétique - l'énoncé porte sur l'énoncé lui-même, il joue avec sa forme.

La théorie de la Littérature

Si les premiers gestes envisagés avaient affaire à des textes dont ils ne posaient pas vraiment la question de l'appartenance au « littéraire », qui d'emblée semblait aller de soi, et finalement n'était pas un problème, certaines herméneutiques littéraires combinent pratique et théorie. Le formalisme, en particulier, constitue une « poétique moderne », qui prend le relais des poétiques classiques, d'obédience aristotélicienne ou horacienne.

Cette distinction entre l'analyse des modalités et des effets des productions et l'étude de leur nature est celle qui existe entre herméneutique et théorie littéraires, cette dernière étant une sorte de « conscience critique », pour reprendre donc le titre d'un ouvrage de Georges Poulet, une « conscience de la critique », une « épistémologie de la critique » ou encore une « métacritique ». Il est alors logique que sa principale visée soit la recherche de « critères de littéarité », soit ce qui permet de caractériser un texte comme « littéraire ». On rappellera que, dans le sillage d'Aristote en particulier, l'appartenance à un genre est le premier de ceux-ci, ce bien que la grille générique soit en évolution permanente. Mais on ajoutera que d'autres, plus englobant ou diffus, sont venus s'ajouter, tels que la fictionnalité, l'intertextualité, la réception⁵....

On a pu taxer la théorie littéraire d'abstraction excessive, voire d'intemporalité. Pourtant, les genres, on vient de le dire, sont des objets historiques. En réalité, dès les formalistes russes était recherchée une conciliation entre poétique et histoire, vœu que reprend Gérard Genette en 1970 dans un article : « [...] *si nous voulons contribuer à ramener les études littéraires à la littérature elle-même, ou pour mieux dire à sa littéarité, nous ne voulons pas ignorer, comme le faisaient les poétiques classiques, que cette littéarité [...] constitue elle-même une histoire [...]. Cette histoire de la littérature qui, après plus d'un demi-siècle d'histoire littéraire, nous fait encore si lourdement défaut, nous voudrions aussi favoriser son élaboration* » (Genette, 1970, 1). Ce qui est ainsi suggéré est une histoire de la littéarité et de ses conditions de possibilité, ce que certaines entreprises récentes ont tenté de mettre en œuvre⁶.

Des « utilités » de la lecture littéraire

Raisons immanentes au domaine littéraire

Ces *habitus* recouvrent plusieurs enjeux, par lesquels la lecture littéraire touche le terrain de l'« utile ». Par-delà la volonté d'autolégitimation d'un champ que poursuit la théorie littéraire, et plus largement peut-être le fait que la seconde main puisse apparaître comme condition de la littéarité de la première, il tombe sous le sens que

5 Voir sur ce point la collection « Corpus Lettres », dirigée par Marc Escola, chez Garnier-Flammarion.

6 Par exemple, la somme en deux tomes (Tome I, Moyen Âge-XVII^e siècle ; Tome II, XVIII^e-XX^e siècles), sous la direction de Jean-Yves Tadié, *La littérature française - dynamique & histoire* (Paris, Folio essais, 2007), expose ainsi son objectif sur la quatrième de couverture de ses volumes : « Cette *Littérature française* entend juste répondre, contre tout anachronisme, à la question : que fut, à chaque grand âge de l'histoire culturelle de la France, la 'littérature' pour les contemporains ? ».

l'activité d'établissement des textes garantit la constitution et la préservation d'un patrimoine, voire d'un Panthéon, l'histoire littéraire elle-même ayant souvent frayé avec le nationalisme.

Du côté du critique en tant que tel, et du sens qu'il donne à sa démarche, on entrevoit une visée supplémentaire, qui reste également dans les limites du domaine professionnel. Le mythe européen de l'écrivain fortement constitué en Europe au moins depuis les Romantiques, et relayé de nos jours par les médias, joue beaucoup dans l'idée que « *la critique est aisée, mais l'art est difficile* » (Philippe Néricault Destouches), et qu'en conséquence le critique serait un auteur raté, qui s'intéresserait aux autres pour ne pas avoir pu (par incompetence, timidité) produire lui-même un discours premier. Or, une tendance assez récente va dans le sens d'une remise en cause de cette division, assignant à la critique une part créatrice. C'est ainsi qu'on observe une tentation de littérarité chez celle-ci, qui tend à l'œuvre. Parmi les courants que nous avons déclinés, c'est le dernier, avec notamment Georges Poulet et Jean Starobinski, qui le revendique le plus nettement. On lit ainsi dans *L'œil vivant II - La relation critique* : « *Pour répondre à sa vocation plénière, pour être discours compréhensif sur les œuvres, la critique ne peut pas demeurer dans les limites du savoir vérifiable ; elle doit se faire œuvre à son tour, et courir les risques de l'œuvre. Elle portera donc la marque d'une personne - mais d'une personne qui aura passé par l'ascèse impersonnelle du savoir 'objectif' et des contraintes scientifiques. Elle sera un savoir sur la parole repris dans une nouvelle parole ; une participation à l'événement poétique, promue à son tour au rang d'événement* » (Starobinski, 55). Il en résulte une production non pas mimétique de ce qu'elle commente, mais qui doit inventer une poétique conforme à sa logique de commentaire⁷, en des textes qui peuvent du coup confiner au genre de l'essai.

« Utilités » individuelles et sociales

Il est à présent temps d'élargir le périmètre d'application de la « lecture », en croisant lecteur savant et lecteur lambda. Le premier, en réalité, reste plutôt du côté de l'auteur, en devenant peu ou prou son partenaire idéal ; il répondrait de ce fait assez bien à la remarque de Fielding dans *Tom Jones* : « *Tout livre doit être lu dans le même esprit et de la même manière qu'il a été écrit* ». La lecture empirique, elle, si elle est base et socle de la lecture professionnelle, se fixe davantage sur le sujet lisant désireux de constituer le texte en objet de « jouissance », pour parler comme le Barthes du *Plaisir du texte*, et implique du coup des paramètres comme la mémoire, la logique, les émotions, en justifiant la convocation de disciplines telles que la psychanalyse, le cognitivisme, la phénoménologie, voire l'éthique ou la politique. Et il est alors possible de ressaisir ces données en une histoire des pratiques de lecture (orale, écrite ; collective, individuelle, etc.), ce qui correspond à une sociologie de la consommation, et ce que proposent des travaux comme ceux de Roger Chartier⁸.

Si Wolfgang Iser dans *L'acte de lecture - Théorie de l'effet esthétique* (1985 [1976]) et surtout Umberto Eco dans *Lector in fabula* (1979) postulaient plutôt la capacité et la

7 Voir ainsi Florian Pennanech, *Poétique de la critique littéraire - De la critique comme littérature*, Paris, Le Seuil, 2019, coll. 'Poétique'.

8 Voir notamment *L'Ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV^e et XVIII^e siècle*, Alinéa, 1992, et Roger Chartier et Guglielmo Cavallo (éds), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Le Seuil, 2001, coll. « Points ».

collaboration interprétatives des abstraits « lecteur implicite » ou « lecteur modèle », la critique récente, à partir souvent d'exemples empruntés au champ littéraire du reste, a mis en évidence la fonction formatrice de la lecture. C'est le cas en particulier de Marielle Macé qui, dans *Façons de lire, manière d'être* (2011), s'inspire de l'« individuation » des anthropologues comme de l'esthétique ou la stylistique de l'existence de Foucault pour montrer comment les livres peuvent être inducteurs de conduites et peuvent configurer la vie des écrivains. Cette part existentielle et « éthique » au sens large, qui remotive le vieux « connais-toi toi-même », constituant la lecture en « *surveillance intellectuelle de soi* » selon le mot de Bachelard, trouve son point d'aboutissement le plus contemporain dans l'ouvrage d'Andrei Minzétanu, *La lecture vertueuse* (2021). Et on se souvient ici de la célèbre phrase de Proust dans *Le temps retrouvé*, « *Chaque lecteur est, quand il lit, le propre lecteur de lui-même* », laquelle s'adapte assez bien par exemple à la conception qu'a un Georges Steiner du « classique » : « *je définis un 'classique' [...] comme une forme signifiante qui nous 'lit' [...] chaque fois que nous serons aux prises avec lui, le classique nous questionnera* » (Steiner, 37). Si l'auteur de la *Recherche* a probablement à l'esprit la lecture empirique, on voit les enjeux qu'une telle proposition peut avoir dès lors qu'on l'applique à la production savante du critique littéraire.

En réalité, et en dépit des tentations, du XX^e siècle notamment, pour constituer une « science de la littérature », il est très difficile d'évacuer toute implication personnelle d'une interprétation. On peut même affirmer que cette dernière repose sur une confusion et un va-et-vient fécond entre soi et un autre, une confrontation de type ludique à l'altérité : « *Toujours me mettre à la place de l'autre, et essayer non seulement de voir, mais, dans la mesure du possible, de penser et sentir comme lui* » écrit Charles Du Bos dans son *Journal* le 22 février 1922 (Du Bos, 68). Et, plus remarquablement encore, Georges Poulet dans *La conscience critique* : « *Pour connaître un auteur, il ne suffit pas de le connaître, il faut encore, pour ainsi dire, se connaître ou se reconnaître en lui ; il faut retrouver, étape par étape, l'entière des émotions par lesquelles il nous a fait passer. La connaissance d'un écrivain ne se borne pas à un acte isolé d'admiration. Il consiste en la redécouverte, par le souvenir, de la suite d'émotions diverses déposées en nous par nos lectures passées* » (Poulet, 21).

On peut dire que cette intersubjectivité a un fondement essentiellement « démocratique », puisque par elle le sujet se forge à partir de la prise en compte d'un autre, par validation ou redéfinition. Et qui plus est en une représentation seconde qui avoue sa relativité, et porte déjà sur une première qu'est le texte commenté. Soit des prismes successifs, de positions et de jugements, que l'on tente autant que possible de fonder en raison tout en leur reconnaissant une dimension subjective. Si bien que ce qui a eu lieu entre le livre et le critique peut être reconduit entre le critique et son lecteur : un partage possible, aléatoire, non contraint ; tout sauf un dialogue de sourds : un mode de reconnaissance. Après tout, le « partage du sensible » que Jacques Rancière envisage à partir de la littérature, parole déliée, à la fois « bavarde » et « muette », sans leçon déterminée et sans garant, orpheline, sans père vivant pour en fixer le sens et la défendre, est également susceptible d'opérer au niveau de l'herméneutique de celle-ci.

Pour terminer, et illustrer tout cela, on reviendra à l'exemple de Montaigne - le premier des critiques littéraires selon Georges Poulet -, qui commence par commenter les autres, puis se met à s'« *entregloser* » lui-même, élaborant ainsi une œuvre dont il confesse qu'elle n'est faite que de ses « *fantaisies* », sans prétention ni certitude, par lesquelles il tâche juste de se connaître : « *C'est ici purement l'essai de mes facultés naturelles, et nullement des acquises [...]. Qui sera en recherche de science, si la pêche ou elle se loge : il n'est rien de quoi je fasse moins de profession. Ce sont ici mes fantaisies, par lesquelles*

je ne tâche point à donner à connaître les choses, mais moi », (Montaigne, II, 10, p. 123). Cependant l'ouvrage s'ouvre à une instance extérieure, qui d'abord, selon l'Avis liminaire de l'ouvrage, devra juste « retrouver » l'auteur, une fois qu'il aura disparu : « *Je l'ai voué à la commodité particulière de mes parents et amis : à ce que m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bientôt) ils y puissent retrouver aucuns traits de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entière et plus vive la connaissance qu'ils ont eue de moi* » (Montaigne, Avis, I, p. 45). Bien des années plus tard, il donne des précisions sur les dispositions qu'il attend du partenaire en question : « *Et puis, pour qui écrivez-vous ? Les savants, à qui touche la juridiction livresque, ne connaissent autre prix que de la doctrine, et n'avouent autre procéder en nos esprits que celui de l'érudition et de l'art : Si vous avez pris l'un des Scipions pour l'autre, que vous reste-il à dire qui vaille ? Qui ignore Aristote selon eux, s'ignore quant et quant [à la fois] soi-même. Les âmes communes et populaires, ne voient pas la grâce et le poids d'un discours hautain et délié. Or, ces deux espèces occupent le monde. La tierce, à qui vous tombez en partage, des âmes réglées et fortes d'elles-mêmes, est si rare, que justement elle n'a ni nom ni rang entre nous : c'est à demi temps perdu, d'aspirer et de s'efforcer à lui plaire* ». Non une âme commune, non un « savant », mais une « âme réglée et forte d'elle-même » : la compétence est donc éthique avant d'être intellectuelle, et son maître mot est l'autonomie. On peut parler d'une politique de la lecture, en ce que l'acte de reconnaissance est ici pleinement libre, et ouvre le texte à ceux qui sauront vraiment le situer dans son ordre propre. Ou comment peuvent se former des « communautés interprétatives », selon l'expression de Stanley Fish dans *Quand lire c'est faire* (Fish, 2007 [1980]), qui renouent avec la *sodalitas* à la mode antique et humaniste, et créent des liens humains affranchis des pouvoirs comme des obligations de la rentabilité et du profit matériel.

Bibliographie

- Barthes, Roland, *Sur Racine*, Paris, Le Seuil, 1963.
- Barthes, Roland, *Essais critiques*, Paris, Le Seuil, 1964.
- Du Bos, Charles, *Journal*, Paris, Corrèa, 1931.
- Fish, Stanley, *Quand lire c'est faire - L'autorité des communautés interprétatives*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2007 [*Is there a Text in this Class, the Authority of Interpretive Communities*, 1980].
- Genette, Gérard, *Poétique*, 1970, n. 1.
- Genette, Gérard, « Poétique et histoire », *Figures III*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 13-20.
- Jakobson, Roman, *Questions de poétique*, Paris, Le Seuil, 1973.
- Montaigne, Michel de, *Essais*, édition d'André Tournon en 3 volumes, Paris, Imprimerie nationale, 1998, coll. « La Salamandre ».
- Poulet, Georges, *La conscience critique*, Paris, José Corti, 1971.
- Rabelais, François, *œuvres complètes*, édition de Mireille Huchon avec la collaboration de François Moreau, Paris, Gallimard, 1994, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Robert, Marthe, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset, 1972, rééd. Gallimard, 1990, coll. Tel.
- Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1971 [1915].
- Starobinski, Jean, *L'œil vivant II - La relation critique*, Paris, Gallimard, 1970, rééd. coll. Tel, 2001.

